

Zeitschrift: Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 67 (2016)

Heft: 3

Artikel: "Jardin alpin, dites-vous?"

Autor: Nerfin, Pauline

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685698>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Pauline Nerfin

«Jardin alpin, dites-vous?»

«Oui mon cher, jardin alpin. Des rocailles, un chalet suisse, même on pourrait dire oberlandais, qu'est-ce que vous voulez de plus helvétique et de plus montagneux?»¹

Partons à la rencontre de cet objet quelque peu paradoxal, à mi-chemin entre œuvre scientifique et création artistique, que certains estiment être une spécificité suisse; cristallisé à la fin du XIX^e siècle, le jardin alpin se diffusera au siècle suivant dans le monde entier.

»
Fig. 1 *Androsace alpina*.
 Photo Gunnar Ries,
 Wiki Commons

Fig. 2 Henry Correvon, horticulteur, jardinier, botaniste, spécialiste de plantes alpines et de rocailles, créateur de jardins, protecteur des plantes, auteur de 37 livres et de centaines d'articles. Ce missionnaire zélé obtint des dizaines de prix et de distinctions, avant de recevoir le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Genève en 1931. Photo anonyme, Archives de la construction moderne – EPFL, fonds H. Correvon

Fig. 3 La reproduction du Cervin en modèle réduit, Friar Park à Henley-on-Thames. Sir Frank Crisp avait envoyé son paysagiste étudier l'original de près, à Zermatt. Bien que domaine privé, Friar Park était ouvert une journée par semaine au public qui en jouissait comme d'un parc d'attraction. Tiré de *Friar Park: a pictorial history*, 2014

L'Androsace était le nom d'un club de montagne au XX^e siècle, réservé à l'élite de Genève et de Chamonix, la fine fleur des grimpeurs pourrait-on dire, dont l'un d'eux faillit bien parvenir au sommet de l'Everest en 1952. Mais l'androsace est également le nom d'une plante dont la spécificité est de croître dans des conditions extrêmes. Ses treize espèces sont protégées de nos jours en Suisse et l'une d'entre elles, endémique des Alpes, poussant parfois à plus de 4000 mètres d'altitude, s'appelle en latin *Androsace alpina* (fig. 1). Sa corolle est souvent rose, rarement blanche; le fait le plus extraordinaire réside dans ce qui est invisible, son système racinaire. Ce dernier peut mesurer jusqu'à un mètre alors que la partie aérienne de la plante dépasse rarement quelques centimètres.

Il fallait évoquer l'alpinisme et les plantes alpines pour introduire un jardin botanique particulier: le jardin alpin. Par l'androsace, on échappait au cliché de l'edelweiss. Le peu de littérature existant sur le jardin alpin est hésitante quant à sa dénomination autant qu'à sa définition. Henry Correvon (1854-1939), surnommé «le père des jardins alpins», figure incontestable sur laquelle nous reviendrons (fig. 2), s'octroie la trouvaille du terme adéquat pour parler de cette nouveauté dans le monde horticole: «il y a un peu plus de trente ans que le soussigné lançait timidement, ce néologisme manquant d'euphonie: jardin alpin», écrit-il en 1914².

Les racines du jardin alpin

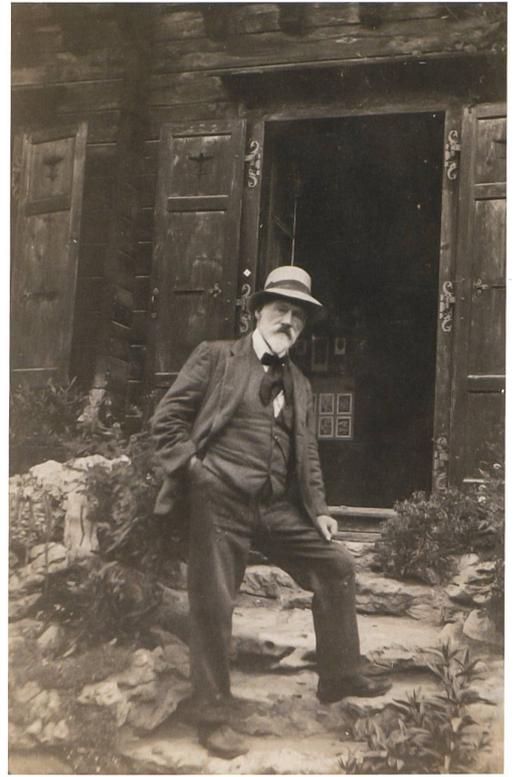
Certains font remonter les jardins alpins à Pierre Richer de Belleval, fondateur du jardin botanique de Montpellier en 1593, le premier en France, qui avait baptisé une parcelle du sobriquet de «la montagne» et où «il croyait réussir à faire

croître quelques représentantes de la flore altitudinale». En 1600, le célèbre agronome français Olivier de Serres écrit dans son traité, à propos des plantes médicinales, qu'il faudrait les cultiver sur des «montagnettes»³. Cependant, ce genre d'expériences reste apparemment très isolé.

La deuxième moitié du XVIII^e siècle, connue comme un véritable âge d'or de la botanique, représente aussi l'appropriation des Alpes par les hommes, leur exploration; d'abord pour les découvertes liées aux sciences naturelles, puis à l'alpinisme naissant et enfin au tourisme. En 1786 paraît *l'Histoire des plantes de la Suisse* d'Albrecht de Haller, qui révèle «au monde l'immense et merveilleux trésor floral que recèlent les Alpes»⁴. Il est avéré que dès le dernier quart du XVIII^e siècle des colis contenant plantes alpines et alpestres s'exportent de la Suisse vers l'Angleterre. En 1772, au Chelsea Physic Garden, est aménagé ce que l'on peut considérer comme le premier jardin de rocaille, garni de plantes de montagne. Le pittoresque, l'exaltation de la nature, l'art des jardins irréguliers sont à leur apogée à cette période et traversent la Manche en direction du continent. On assiste donc, dans toute l'Europe et dès la fin du XVIII^e siècle, à l'apparition de jardins extrêmement travaillés, façonnant le naturel, accueillant la flore des hauteurs, à l'intersection avec la tradition du jardin de rocher d'inspiration chinoise et dont l'engouement traverse tout le XIX^e siècle.

Le rocher comme métaphore de la montagne et inventions techniques

La création de faux *enrochements* est facilitée par l'apparition de nouveaux matériaux, comme le ciment de Portland inventé en 1824, un liant fabriqué à partir d'argile et de chaux, ou encore le



procédé de la pierre artificielle mis au point par James Pulham, dont l'entreprise va connaître une croissance exponentielle. Les théories en vogue au XIX^e siècle sur la reproduction de la nature ne sont pas sans incohérence; ainsi le réputé architecte-paysagiste Edouard André (1840-1911), recommande-t-il dans son traité sur l'art des jardins de 1879 de respecter la «vérité géologique» tout en encourageant l'action de «peindre les rochers». Conscient de la contradiction de son propos, il tente de nuancer: «ce mot n'a rien qui doive effrayer: l'opération consiste à enduire les pierres [...] avec les substances suivantes: ocre jaune, noir de fumée ou noir d'Anvers [...]. On emploie un silicate ou mieux de l'alun dissous dans l'eau pour fixer ces substances. La gelée, les intempéries diverses ont rapidement éteint et fondu les tons trop vifs, et des plantes grimpantes, tapissant une partie des roches, voilent bientôt les défauts de vraisemblance.»⁵

A Paris, lors du réaménagement au milieu du XIX^e siècle du Bois de Boulogne, des rochers de grès sont acheminés depuis Fontainebleau, puis en cours de chantier, ils sont réalisés sur place, grâce au «ciment rustique». On assiste à l'émergence d'une nouvelle catégorie d'artisans que l'on nomme alors «rocailleurs». Ils apparaissent sous ce titre dans l'annuaire professionnel parisien pour la première fois en 1845; à Genève la rubrique est attestée en tout cas dès 1880. Ils sont les spécialistes de l'utilisation du ciment, de

l'arrangement de pierres et de cailloux, ainsi que de la copie de nombreux autres matériaux.

Limitation des pierres va jusqu'à la reproduction, en miniature, de montagnes connues, pratique qui connaît un essor particulier, là encore en Angleterre. Evoquons le relief du massif de Chamonix, dont le Mont-Blanc culmine à 11 mètres dans la propriété de Lady Broughton à Hoole House. Mentionnons également Friar Park à Henley-on-Thames (fig. 3), de nos jours plus connu pour avoir abrité une *rock star* que pour posséder un *rock garden* type. George Harrison, le célèbre guitariste des Beatles a fort heureusement conservé l'œuvre fantaisiste de Sir Frank Crisp. Lorsque ce dernier devient propriétaire du domaine en 1895, il réserve une parcelle afin d'y établir des rocailles alpines. Les rochers sont d'énormes grès rougeâtres transportés du Yorkshire et la végétation, épaisse et luxuriante à leur base, s'amenuise en grim pant. Des assises de roche surgit le pic du Cervin, dont Henry Correvon, qui l'a admiré lors de sa visite en Angleterre, loue «l'illusion, l'échelle rigoureusement observée», tout en jugeant «curieux» la méthode usitée afin de simuler la glace et la neige de la fameuse montagne helvétique: un assemblage de mâchefer sur lequel repose du borax fondu «avec ici et là, des brisures de marbre blanc, de talc»⁶.

La mode de ces véritables maquettes géantes laisse peu à peu la place à des jardins où les rochers sont disposés de manière à imiter les strates

Fig. 4 Schéma de l'étagement de la végétation en montagne, d'après Aeschimann et Burdet, *Flore de la Suisse et des territoires limitrophes: le nouveau Binz*, 2008

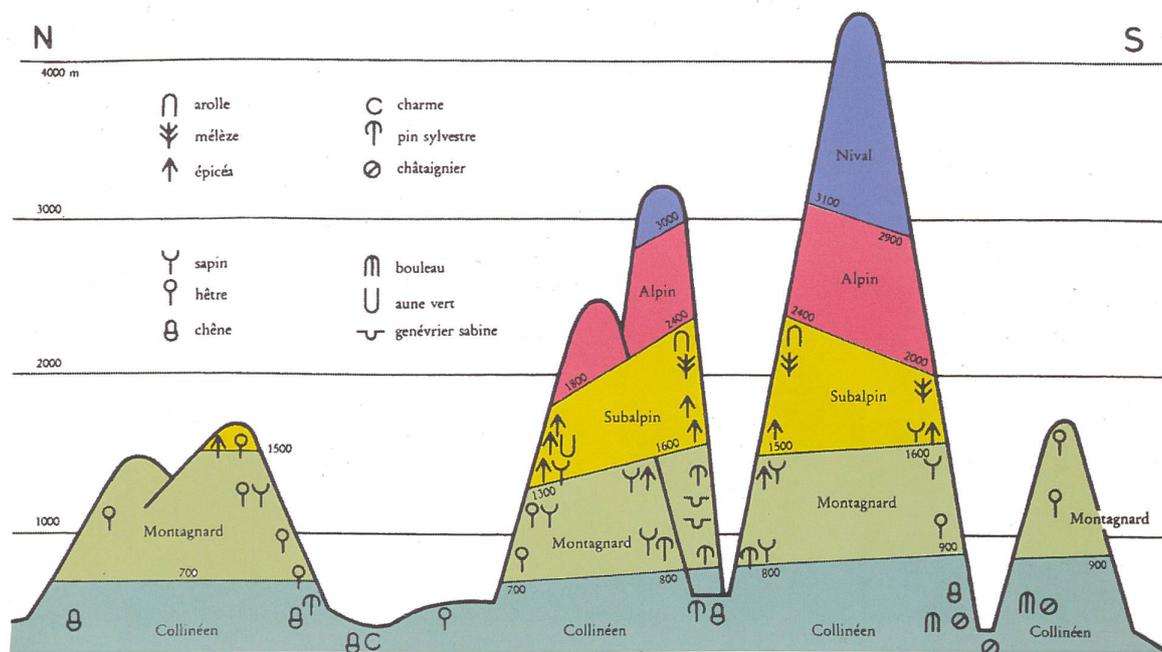




Fig. 5 Les nouveaux aménagements de *La Linnaea* à Bourg-Saint-Pierre réalisés par l'équipe du secteur Rocailles des Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève. Actuellement le jardin alpin occupe le haut de la butte, alors qu'à l'origine, il était aussi installé sur la pente en direction du Nord. Photo Michael Peuckert

géologiques. A la fin du XIX^e siècle, des contestataires, paysagistes ou poètes, plaident contre les rochers artificiels. Le jardin anglais dit « sauvage » avec William Robinson (1838-1935) comme chef de file, prend tellement d'ampleur que l'entreprise Pulham & Son abandonne la simili-pierre et que l'on assiste au retour de la pierre naturelle⁷.

Acclimater les plantes alpines

Bien que la conservation des plantes en pot soit encore recommandée, peu à peu les plantes des sommets rencontrent, loin de la montagne, les rochers artificiels ou naturels, pour la simple raison qu'elles se développent mieux au contact d'une certaine minéralité.

En 1865 au jardin botanique de Genève qui se trouve alors aux Bastions, Edmond Boissier (1810-1885) érige une demi-douzaine de rochers – mais encore symétriques – afin d'y nicher des plantes alpines et l'expérience est reproduite par d'autres institutions européennes⁸. L'éminent botaniste genevois et auteur de la *Flora Orientalis* semble unanimement considéré comme le précurseur du jardin alpin. Dans son domaine de Valeyres au pied du Jura vaudois, il réussit la prouesse d'introduire sur un mur une grande variété de plantes alpines, lançant ainsi ce genre de culture de manière méthodique.

C'est à cette époque que semble apparaître le vocable *alpineum* (parfois aussi *alpinum* ou *alpinetum*) qui désigne la culture en plaine de plantes qui poussent naturellement sur l'étage alpin. En réalité, sous l'épithète des plantes alpines, on trouve rassemblées davantage des plantes alpestres, c'est-à-dire provenant des étages subalpin ou montagnard (fig. 4), qui « à part quelques rares exceptions, [...] peuvent prospérer dans nos jardins »⁹.



Connaissant bien le travail de Boissier, Henry Correvon, talentueux horticulteur, fonde l'Association pour la protection des plantes, en 1883 à Genève, afin de lutter contre « le vandalisme mercantile ». Au nom de l'Association, il dirige le jardin d'acclimatation de la rue Dancet à Genève, espérant que la vente à bas prix de spécimens alpins déjà acclimatés puisse contribuer à lutter contre l'arrachage sauvage pratiqué par le nombre grandissant de touristes visitant les Alpes. En dépit de l'intention louable de l'Association et de clients venant de toute l'Europe, l'affaire périclité. Néanmoins, Correvon, idéaliste, décide de reprendre l'établissement à son compte; il le transfère en 1902 à Chêne-Bourg, dans les environs de Genève, sur un terrain baptisé *Floraire*. Ses fils et petits-fils poursuivront son œuvre de longues années durant.

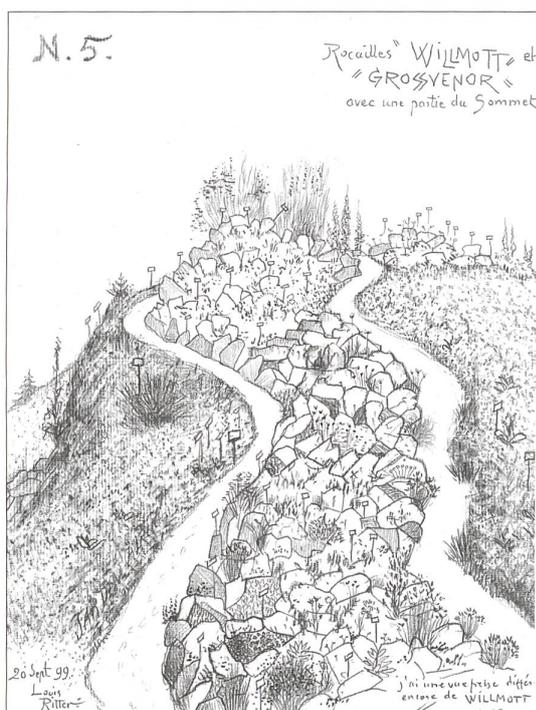
Les *alpineums* qui se trouvent en plaine ou en ville, sont considérés par plusieurs botanistes comme une étape vers le « véritable *jardin alpin* »¹⁰,

Fig. 6 Plan de *La Linnaea*, dessiné en 1896 par l'ingénieur cantonal du Valais Eugène de Cocatrix, qui avait déjà tracé un plan en 1891. On remarque que la culture en plates-bandes se fait au sommet, et que 26 rocailles organisent la pente du jardin alpin. Archives de *La Linnaea*. Société académique de Genève. Photo Sylvia Piccinin Loutan

Fig. 7 Premier congrès international des Jardins alpins aux Rochers-de-Naye, août 1904, sous la présidence du Prince Roland Bonaparte. Trente membres étaient présents. Ils posent à l'entrée de *La Rambertia* où se tient un mazot provenant de Bourg-Saint-Pierre. Photo anonyme, Archives de la construction moderne – EPFL, fonds H. Correvon



Fig. 8 Croquis des rocailles Willmott et Grossvenor par Louis Ritter, 1899. Tiré de J. Naef «La Linnaea: histoire d'un jardin» in *Musées de Genève*, 1989, n° 296, p. 20



situé en altitude. Car les authentiques plantes alpines avaient beaucoup de peine à s'épanouir et l'idée de les rapprocher de leur habitat naturel fit son chemin.

Créer un jardin botanique d'altitude

Le jardin de Lilienfeld, créé en 1835 en Basse-Autriche, est plusieurs fois mentionné dans des ouvrages dédiés au jardin alpin du début du XX^e siècle. En 1869, un riche amateur de belles fleurs, le comte Nicolai, édifie un jardin à 2400 m d'altitude au Col du Tricot. En 1875, une conférence sur l'utilité des jardins alpins et le rôle qu'ils peuvent jouer dans l'économie alpestre est donnée par le Professeur Karl-Wilhelm von Nägeli (1817-1891) et entraîne la création de quelques jardins alpins en Allemagne, en Autriche et en Suisse. Cependant, ils sont vite abandonnés, en raison du manque de financement et de savoir-faire.

Les frais occasionnés par les jardins botaniques alpins sont assumés par des organismes et mécènes très différents selon les cas. *La Linnaea* (fig. 5 et 6), à 1689 m d'altitude, sur la route du col du Grand Saint-Bernard, est particulièrement intéressante. Son initiateur et premier directeur n'est autre que «l'homme qui a le mieux servi la cause de la botanique alpine et des jardins alpins par la plume, par la parole et par l'action: j'ai nommé M. Henry Correvon»¹¹. C'est donc



logiquement avec l'Association pour la protection des plantes et avec le Club alpin suisse, que Correvon s'allie en 1889 pour installer *La Linnaea*, sur un mamelon de 60 m dominant le village de Bourg-Saint-Pierre. Il réussit aussi à collecter des dons de la part de mécènes; en remerciement, leur nom est donné à certains groupes de rochers; il y a donc la rocaille Willmott (fig. 8) ou encore celle du Prince Ferdinand de Bulgarie. Rapidement le jardin s'agrandit et plus de 3000 espèces alpines s'y côtoient; afin d'entretenir le lieu, l'entrée est payante et une subvention fédérale est perçue. Le cas de *La Linnaea* est un bel exemple de réussite, autant au niveau botanique et scientifique que d'un point de vue financier. Pourtant, en 1915, afin de pérenniser l'activité, le jardin est cédé à la Société Académique de Genève après bien des pérégrinations et devient une station de botanique alpine. Véritable «herbier vivant», ce jardin permet des recherches sur la morphogénèse des plantes ou encore l'étude de la physiologie comparée. Pour Henry Correvon, qui se profile peu à peu comme l'expert incontournable en matière de jardins alpins, *La Linnaea* est restée *le type du genre*.

«L'idée des jardins alpins était dans l'air»¹² affirme Correvon en 1903; il l'a saisie et concrétisée. Très vite, une multitude de jardins alpins d'altitude vont apparaître, essentiellement dans les Alpes, et surtout en Suisse. Deux grands botanistes italiens, Arturo Bruttini et Lino Vaccari,

Fig. 9 Cette aquarelle de George Flemwell, tirée du livre *Alpine Flowers and Gardens* publié en 1910, permet de se figurer en couleurs le jardin alpin des Rochers-de-Naye au début du XX^e siècle. Un banc est aménagé pour profiter de la vue. En arrière-plan, on distingue l'Eiger, la Jungfrau et le Mönch

Fig. 10 L'entrée de *La Rambertia* de nos jours. Photo Michael Peuckert

Fig. 11 *La Rambertia*, entre les deux Dentaux des Rochers-de-Naye. Photo Michael Peuckert

Fig. 12 Jardin alpin entourant le pavillon du Club alpin suisse à l'Exposition nationale de 1896. Photo Bibliothèque de Genève, Centre d'iconographie, VG P 2172

Fig. 13 Encart publicitaire de Jules Allemand, architecte-paysagiste, qui fait des « constructions spéciales de jardins alpins ». Tiré de *Journal officiel illustré de l'Exposition nationale suisse*, 31 décembre 1896, n° 50



ENTREPRISE GÉNÉRALE
 DE
PARCS & JARDINS
 POUR LA SUISSE & L'ÉTRANGER
JULES ALLEMAND
 Architecte-Paysagiste
 16, Rue du Mont-Blanc - GENEVE - 16, Rue du Mont-Blanc
 ELÈVE DE M. E. ANDRÉ, Architecte-Paysagiste, PARIS
 NOMBREUSES CRÉATIONS DE TRAVAUX DE PARCS
 en France, Angleterre, Belgique, Bulgarie, Allemagne
 Constructions spéciales de Jardins alpins et travaux rustiques, installations de béliers hydrauliques, transplantations au chariot (système de la ville de Paris) de gros arbres en motte.
 1^{er} Prix, grande Médaille d'Or pour plans de Parcs et Jardins. 3 Médailles d'Or pour exécution des travaux du Village suisse, Parc des Beaux-Arts et Jardin alpin à l'Exposition nationale de Genève 1896.
 Téléphone N° 2520 (H80X)

leur consacrent une enquête et publient les résultats en 1905. Ils en recensent 43, dont une douzaine sont déjà abandonnés¹³. L'année 1900, que l'on peut considérer comme le point culminant, voit naître au total huit jardins alpins, des Alpes tyroliennes jusqu'à l'Italie, en passant par la Galicie. Deux congrès internationaux (fig. 7) ont lieu en Suisse, en 1904 et 1906, montrant ainsi l'importance qui leur était accordée, malgré quelques débats qui animèrent un temps la communauté des savants et botanistes.

Icône de *suissitude* et attraction touristique

Le glissement observé d'un objectif purement scientifique et pédagogique du jardin botanique alpin à un espace répondant aux critères d'un art pittoresque s'opère relativement vite, en partie grâce à l'apport pécuniaire qui peut résulter d'une ouverture publique. L'esthétique, nous allons le voir, est donc de plus en plus soignée.

Le jardin alpin *La Rambertia* (fig. 9 et 10) bénéficie d'une renaissance en 1896, après deux tentatives infructueuses, sous l'impulsion d'Henry Correvon qui est animé alors par le désir de créer une attraction. En effet, ce jardin de 6 hectares, l'un des plus élevés du monde, niché dans une forteresse haute de près de 2000 mètres, entre les deux Dentaux des Rochers-de-Naye est une création artistique avant tout, noyée dans un vaste panorama à couper le souffle (fig. 11). Les touristes « à souliers vernis » n'ont que dix minutes de marche depuis l'hôtel et la gare terminus du chemin de fer pour s'y rendre. Correvon concède avoir cherché à « produire des effets, ce que les peintres nomment des valeurs. Pour cela, il faut planter des masses [...], faire des colonies, des massifs, des tapis de telle ou telle espèce. »¹⁴ Le succès est tel, qu'après une quinzaine d'années de fonctionnement, il est l'un des jardins les plus visités d'Europe.

Parallèlement à son développement en altitude, on observe un retour du jardin alpin en plaine. Henry Correvon concourt à sa diffusion par de nombreux écrits, des participations à de multiples foires horticoles internationales ou encore par des créations éphémères de jardins alpins proposées lors d'expositions. Le jardin alpin s'autonomise et s'esthétise.

Contrairement à certaines idées reçues, Correvon ne dessinait pas les plans de ses jardins; il s'appuyait sur l'habileté d'un architecte-paysagiste, souvent son propre fils, Fernand Correvon, et à plusieurs reprises Jules Allemand (1856-1914), qu'il admirait. En 1892, à Genève, à la promenade des Bastions, se tient une exposition de fleurs. Allemand y propose un «gracieux jardin alpin» dont les plantes proviennent évidemment du jardin d'acclimatation de Plainpalais tenu par Correvon. Enfant du quartier, Jules Allemand fut l'un des plus brillants élèves d'Edouard André à Paris et il revient s'installer dans sa ville natale aux alentours de 1890 (fig. 13). A l'Exposition nationale de 1896, Allemand et Correvon signent le jardin qui entoure le chalet du Club alpin suisse (fig. 12). Ils s'adjoignent les services d'Aristide Cormier¹⁵, un rocailleur genevois: des collines sont créées de toutes pièces, dont la déclivité figure la montagne tourmentée. En plaine comme en montagne, l'autre icône de l'helvétisme pittoresque et symbole des Alpes, le chalet suisse, est souvent convoqué pour servir de laboratoire ou de logement de jardinier.

Lors de l'Exposition universelle de Paris en 1900, Allemand s'occupe de l'agencement du Village Suisse. Peu après, l'architecte-paysagiste est mandaté par la Ville de Genève pour dessiner son nouveau jardin botanique dont un tiers est composé de rocailles, et par Mme Cognacq-Jaÿ, la riche propriétaire des magasins de *La Samaritaine* afin de concevoir un jardin alpin à Samoëns, en Haute-Savoie. Henry Correvon, quant à lui fournira la majorité des plantes, plus de 6600¹⁶. Le jardin *La Jaysinia*, souvent considéré comme une oeuvre d'art, ouvre ses 3 hectares de portes le 2 septembre 1906.

De l'artifice en béton

Si *La Jaysinia* (fig. 14) se déploie dans un cadre enchanteur, bucolique, que l'on jugerait presque naturel, il a pourtant fallu plus de trois ans et plus de 250 employés pour parfaire ce chef-d'œuvre. La dynamite creuse, morcelle et sculpte la roche à 700 m d'altitude, les escaliers sont taillées à même la pierre, l'eau jaillit, d'un débit de 50 litres par seconde, d'une cascade



Fig. 14 Le jardin alpin de *La Jaysinia* tel qu'il se présente actuellement. Photo Pauline Nerfin

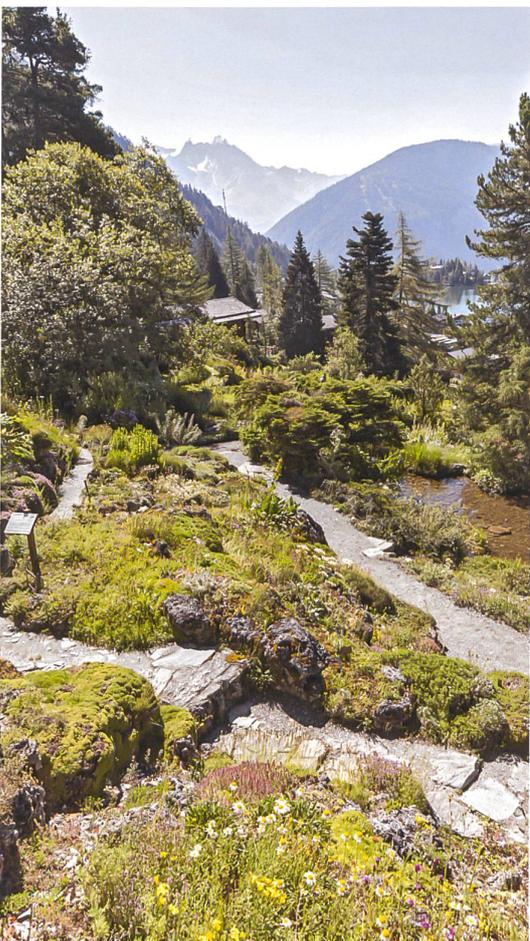


Fig. 15 Vue actuelle du jardin *Flore-Alpe*. Au fond, le lac de Champex. Photo Michael Peuckert



Fig. 16 Vue actuelle du grand chalet et du petit chalet, au bas de *Flore-Alpe* à Champex-Lac VS. De nos jours, ils accueillent le public mais également des groupes venant étudier la botanique, qui peuvent loger sur place. Photo Michael Peuckert

Fig. 17 Rocaille garnie entre autres de plantes saxifrages et d'edelweiss. Au jardin alpin de *La Rambertia*, les cartels sont de différentes sortes. Photo Michael Peuckert

architecturée et alimente des lacs et torrents miniatures qu'enjambent de petits ponts rustiques. Dans les souterrains du jardin courent tuyaux et autres canaux en fonte, du béton lie les agrégats et le ciment ne manque pas; l'artifice se dérobe aux yeux du profane. La flore colorée des plantes de montagne vient compléter cette scène édenique. D'aucuns se mettent à spéculer sur le prix de «la merveille des jardins alpins», qui aurait avoisiné un million de francs.

Le cas du jardin de *Flore-Alpe* (fig. 15 et 16) est spécialement évocateur pour rendre compte de la réalité constructive, dissimulée au regard. Installé sur le versant méridional du Catogne au-dessus de Champex-Lac, le jardin alpin fondé par l'homme d'affaire Jean-Marcel Aubert en 1927 et construit par l'entreprise horticole de Correvon, combine de manière idéale la science de la botanique et l'art des jardins. Les rocailles sont bâties avec du granit tiré des éboulis du terrain et du tuf de provenance voisine, qui accueillent respectivement des plantes silicoles et calcicoles. Une moraine artificielle est construite: sept bassins en

béton armé de 20 cm de profondeur sont disposés sur une pente de 20%, à l'intérieur desquels passent plusieurs drains, qui sont isolés de la terre par un lit de cailloux et une couche de sphagnes. «Tourbe, sable, schiste, gravier et terre» complètent en surface cet arrangement, qui permet la fortune de nombreuses espèces dont la culture est réputée ardue. Le jardin contient de plus neuf grands étangs et sept petits, nécessaires au maintien d'un taux d'humidité constant. Les collines et amoncellements de rocaille de *Flore-Alpe* sont nommés; il y a par exemple *Gloriahill*, une «réplique en réduction d'une des cimes du Catogne»¹⁷ régnant sur le jardin ou encore *Felicitas*, un monticule en tuf. L'un des ponts est celui des *Soupirs* au-delà duquel se déroule la *Via Dolorosa*. La remémoration du temps qui passe à *Flore-Alpe* symbolise le thème arcadien par excellence.

Lors de l'aménagement de *La Linnaea* en 1889, les jardiniers fatigués de transporter les pierres dévolues à la construction de rocailles essaient de planter les espèces saxatiles directement entre les rochers se trouvant à l'état naturel sur le site.

Les multiples enjeux du jardin alpin

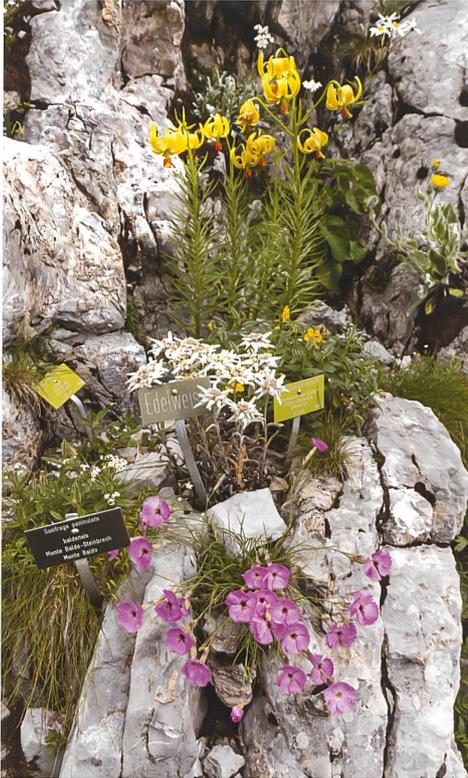
Bien que se réclamant d'une imitation de la nature, par sa mise en œuvre et les matériaux employés, le jardin alpin est toujours intensément construit. D'abord *alpineum* puis jardin botanique d'altitude, enfin attraction touristique, le jardin alpin poursuit son indépendance en se métamorphosant en rocailles. Après l'avoir popularisé, Henry Correvon le démocratise en le rendant accessible et reproductible par le plus grand nombre, par le biais de la vente de plantes alpines obtenues grâce au procédé du semis.

A cause de ses objectifs variés, le type échappe à une classification unilatérale. Dès le départ, une double volonté existe : le plaisir visuel de la contemplation de cette flore extraordinaire que représentent les spécimens de l'étage alpin, et un intérêt éminemment scientifique, qui consiste à collectionner des plantes vivantes afin de les étudier. La pluridisciplinarité du jardin alpin se lit également en examinant la profession de ses protagonistes et instigateurs : horticulteur, jardinier, architecte-paysagiste, rocailleux, professeur de botanique, artiste, biologiste ou encore amateur fortuné.

Avec un dessein affirmé de protection des plantes de haute montagne au départ, les buts d'un jardin alpin peuvent être tant botanique, touristique, didactique qu'artistique. Ces visées composites font qu'il a été parfois comparé à un musée végétal ; alors que les plantes alpines représenteraient les œuvres d'art, les rocailles feraient office de cadre. Quant aux chemins sinueux, ponts de pierre et autres cascates, ils figureraient alors la scénographie. Même le cartel muséal indiquant le nom de l'œuvre (fig. 17), souvent en latin, fait l'objet d'une attention soutenue ; les étiquettes écrites à la main sont hautement déconseillées, au profit de solides plaques en zinc ou de plus élégantes en porcelaine.

S'il est d'abord apparu, semble-t-il, comme sous-division au sein du jardin botanique, le jardin alpin s'autonomise en empruntant les éléments stylistiques du jardin pittoresque. La nature y est concentrée pour restituer un modèle-réduit de la montagne. Toutefois comme écrivait Rousseau « c'est un composé de lieux très beaux et très pittoresques [...] et dont tout paraît naturel, excepté l'assemblage... »¹⁹.

A ces créations, sorties tout droit de la fin du XIX^e siècle, nous adressons la devise latine de la Société genevoise des Amis de la Rocaille, dissoute en 1993, à savoir *Semper vivum!* ●



L'expérience se révèle désastreuse et le retour à la rocaille artificielle s'impose. Les pierres sont l'élément clé de la culture en rocaille : esthétiquement elles renvoient à l'origine même des plantes dont elles sont le support et, au niveau botanique, elles offrent une régulation hydrodynamique indispensable aux plantes d'altitude. Les rochers utilisés ne proviennent pas des carrières, mais sont ramassés à la montagne même. Un beau caillou doit être patiné par les érosions et les intempéries, voire fissuré, crevassé, afin d'offrir « une image de la beauté »¹⁸. Les pierres sont cimentées entre elles, drainées par de la caillasse et reçoivent parfois une forte couche de mâchefer. À l'intérieur des rocailles, l'hétéroclisme suit les besoins nutritifs des plantes ; substrats, terre, argile, graviers et même plastique de nos jours. Pourtant, pour les yeux extérieurs à ceux du jardinier, la flore qui s'épanouit sur ces rocailles ne semble être qu'une continuation harmonieuse (fig. 16).

Notes

- 1 Telle est la conversation de deux journalistes de la Télévision suisse romande, Yves Court et Gilbert Schnyder, qui se déroule au jardin alpin de Meyrin le 4 juin 1970. L'émission est disponible en suivant le lien www.rts.ch/archives/tv/divers/boisnoir/3453789-bonsoir-04-06-70.html.
- 2 Henry Correvon, « Les plantes des montagnes et les jardins alpins » in *Jardinage*, n° 127, Versailles, avril 1914, p. 277.
- 3 Marcel Mirande, *Les jardins alpins et leurs buts : notice sur les jardins alpins de l'Université de Grenoble*, Grenoble, 1911, p. 8 ; Olivier de Serres, Seigneur du Pardel, *Le théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, Genève, 1611, p. 730. La première édition du traité date de 1600 et il fut réédité à dix-neuf reprises.
- 4 Louis Seylaz (éd.), *Journal de Thomas Blaikie : Excursion d'un botaniste écossais dans les Alpes et le Jura en 1775*, Neuchâtel, 1935, p. 6.
- 5 Edouard André, *l'art des jardins : traité général de la composition des parcs et jardins*, Paris, 1879, pp. 513-514.
- 6 Correvon, « Les plantes des montagnes et les jardins ... », *op. cit.*, p. 279 et André, *op. cit.*, p. 488.
- 7 Michel Racine, *Jardins "au naturel" : rocailles, grotesques et art rustique*, Arles, 2001, pp. 79-82.
- 8 Correvon, « Les plantes des montagnes et les jardins ... », *op. cit.*, p. 278 ; Jean-Baptiste Verlot, *Les plantes alpines. Choix des plus belles espèces : description, station, excursions, culture, emploi*, Paris, 1873, 2^e édition, p. 208 ; Henri Jaccard, *Les Jardins alpins*, s.n., s.l., s.d. (prob. début XX^e siècle), pp. 62-65 ; Mirande, *op. cit.*, p. 8 ; *L'Echo de Plainpalais*, 14 septembre 1893, n° 77.
- 9 Verlot, *op. cit.*, pp. 33, 184.
- 10 Mirande, *op. cit.*, p. 9 ; Jean Ivolas, *Les jardins alpins : description, organisation, ressources, etc., de ceux actuellement connus en Europe*, Paris, Genève, 1908, pp. 8-17.
- 11 Mirande, *op. cit.*, p. 12.
- 12 Correvon, « Les plantes des montagnes et les jardins ... », *op. cit.*, p. 277 ; Archives d'Etat de Genève (AEG), Fonds de la Société des Amis de la Rocaille, 7^e rapport annuel et présidentiel de la Société Rambertia, 1902, p. 20.
- 13 Arturo Bruttini, Lino Vaccari, *Inchiesta sui Giardini Alpini in relazione al miglioramento della flora foraggera delle montagne*, Rome, 1906, p. 46. Les auteurs ont envoyé à toutes les directions de jardins alpins un questionnaire, à la suite duquel, ils ont établi une étude botanico-horticole, concernant autant les indications historiques que géologiques ou le mode de fonctionnement.
- 14 AEG, Fonds de la Société des Amis de la Rocaille, 1^{er} rapport annuel et présidentiel de la Société Rambertia, Montreux, 1897, p. 6.

15 AEG, Exposition nationale, 3/143, cité dans Leïla el-Wakil, « Décors et décorateurs à l'Exposition nationale de 1896 » in Leïla el-Wakil et Pierre Vaisse (dir.), *Genève 1896 : regards sur une exposition nationale*, Genève, 2001, pp. 119-130.

16 AEG, Fonds de la Société des Amis de la Rocaille, lettre du 17 mai 1988 de N.A. Farille, sous-directeur du jardin botanique alpin et station écologique de *La Jaysinia* ; *Journal de Genève*, 20 mai 1905, p. 3.

17 A. Saillen, « Un des plus beaux jardins d'Europe » in *Organe du personnel de la SA des câbleries et tréfileries de Cossonay*, 27^e année, été 1974, pp. 15-19 ; Jacques Miège, Egidio Anchisi, « Le jardin alpin de la Fondation Jean-Marcel Aubert à Champex (Valais) » in *Boissiera*, n° 14, 1969, p. 172.

18 Henry Correvon, *Les Plantes des montagnes et des rochers : leur acclimatation et leur culture dans les jardins*, Genève, 1914, p. 102.

19 Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la nouvelle Héloïse*, quatrième partie, lettre XI, 1761.

Bibliographie

Christine Amsler, Isabelle Bovay, Miltos Thomaïdes (dir.), *Jardin, jardins : 3 siècles d'histoire des jardins à Genève*, Gollion, 2008.

Arturo Bruttini, Lino Vaccari, *Inchiesta sui Giardini Alpini in relazione al miglioramento della flora foraggera delle montagne*, Rome, 1906.

Henry Correvon, *Floraison. Génèse et développement d'un jardin séculaire*, Genève, 1936.

Martine Jaquet, « Le jardin alpin ou une certaine Suisse en miniature » in *Des Florales aux jardins d'art. Un siècle d'exposition de paysagisme en Suisse*, Lausanne, 2000, pp. 25-35.

Werner Lüdi, *Rapport sur les Jardins alpins*, Paris, 1953.

Sylvia Piccinin, *La Linnaea, La Rambertia et Floraison : trois approches différentes pour une définition du jardin alpin*, mémoire de licence, Université de Lausanne, 2002.

Michel Racine, *Jardins "au naturel" : rocailles, grotesques et art rustique*, Arles, 2001.

Alpen Gärten – Jardins alpins, Prix Schultess des Jardins 2007, Schweizer Heimatschutz – Patrimoine Suisse, Zurich, 2007.

L'auteure

Pauline Nerfin est assistante en histoire de l'architecture et de l'urbanisme à l'Université de Genève, elle consacre sa thèse de doctorat à la diffusion du chalet suisse dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Depuis son bureau à UniBastions, elle voit les restes d'un minuscule jardin alpin, peut-être celui construit par Jules Allemand en 1892.

Contact : pauline.nerfin@unige.ch

Remerciement

L'auteure remercie vivement Robert Braitto, ancien Chef du secteur Rocailles aux Conservatoire et Jardin botaniques de la Ville de Genève pour son aide précieuse.

Zusammenfassung

«Alpengärten – typisch schweizerisch!»

Ab der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts erleben die Akklimatisierung alpiner Pflanzen im Unterland sowie das Aufkommen der Alpinum-Steingärten einen Aufschwung. Dies vor allem dank der Genfer Botaniker Edmond Boissier und Henry Correvon. Nach 1880 entstehen im gesamten europäischen Alpenraum in der Höhe alpine botanische Gärten zu Dutzenden. Während sie anfangs rein wissenschaftliche Ziele verfolgen, ist schon bald eine vom Ästhetizismus beeinflusste Entwicklung zu beobachten. Sie dienen nun als touristische Attraktion, dem Schutz der hochalpinen Pflanzenwelt sowie pädagogischen und künstlerischen Zwecken und orientieren sich am stilistischen Repertoire der romantischen Landschaftsmalerei. Mit gewundenen Wegen, Felsformationen, kleinen Brücken und Wasserfällen sind sie aufwendig gestaltet und werden oft mit Blumengruppen, malerischen Bänken und kleinen Chaletbauten ausgeschmückt. Die auf

den ersten Blick harmonisch erscheinenden Alpengärten sind von Grund auf künstlich erschaffene Landschaften, in denen jeder Stein seinen fest zementierten Platz hat.

Riassunto

«Come dice, mi scusi? Giardino alpino?»

Dalla seconda metà del XIX secolo l'acclimatazione di piante alpine in pianura conobbe un periodo di notevole sviluppo, grazie all'attività di illustri botanici ginevrini – in particolare Edmond Boissier e Henry Correvon – e alla comparsa degli alpineti. Dagli anni 1880-90 nelle Alpi europee nacquero diverse decine di giardini botanici alpini. Se in origine ebbero uno scopo puramente scientifico, in seguito acquistarono anche una valenza estetica e conseguirono obiettivi molteplici: oltre che essere luoghi protetti per la conservazione della flora di alta montagna, diventarono un'attrazione turistica, così come uno spazio di interesse didattico e artistico. Il repertorio stilistico del giardino alpino si ispirava al gusto pittorresco. Il suo spazio riccamente articolato sul piano architettonico era caratterizzato da sentieri sinuosi, rocce, piccoli ponti, cascate, strutture di rilievi fioriti, panchine rustiche e da un piccolo chalet. Armonioso per l'occhio profano, il giardino alpino era peraltro una costruzione artificiale in cui le singole pietre erano saldate fra loro per mezzo di cemento.

Stuck- und Putzrestaurierung

- Untersuchung
- Konzepterarbeitung
- Konservierung
- Restaurierung
- Dokumentation
- Expertisen
- Beratung
- Stuckaturen und Oberflächen

Kradolfer
GIPSERHANDWERK

Gipsergeschäft
Kradolfer GmbH

8570 Weinfelden
Telefon 071 622 19 82
www.kradolfer.ch



FREUND UND FEIND

Das Tier in der mittelalterlichen Textilkunst

24. 4.–13. 11. 2016

täglich von 14.00–17.30 Uhr

Führungen: www.abegg-stiftung.ch

ABEGG-STIFTUNG

3132 Riggisberg Telefon 031 808 12 01